Fenaison : **une période cruciale** pour les éleveurs

Chaque année, les agriculteurs doivent gérer au mieux leur fenaison surtout dans les Hautes-Alpes et les Alpes-de-Haute-Provence étant donné que celle-ci conditionne l'alimentation des troupeaux durant toute la longue saison hivernale.

DR

À l'heure où les changements climatiques perturbent les cultures et où l'autonomie alimentaire des élevages est un enjeu de plus en plus crucial, bien gérer sa fenaison est indispensable. Les exploitants doivent assurer la quantité et la qualité du fourrage qui sera donné aux animaux. En trois semaines-un mois se jouent six mois d'alimentation des troupeaux.

Faire du bon et beau foin

Dans les deux départements alpins la rudesse et la longueur de l'hiver obligent les éleveurs à laisser leurs troupeaux en intérieur pendant de long mois.

Durant cette période ils doivent s'assurer de la qualité et de la quantité de fourrage qu'ils leur distribuent car celles-ci conditionnent la santé et la production de leurs animaux pour tout le reste de l'année.

La période de la fenaison est donc un moment fort de la vie des exploitations, il ne faut pas la rater car elle permet de constituer ces stocks hivernaux de fourrage.

Une bonne campagne de fenaison passe avant tout par une bonne observation que cela soit de la pousse des parcelles que de la météo pour bien effectuer le fauchage au bon moment et ne pas mettre en péril la production.

Jouer avec le ciel est effectivement primordial car il faut au moins quatre jours de météo stable car une pluie sur un fourrage coupé ou trop de maturité joue énormément sur sa qualité avec une importante baisse de sa valeur alimentaire.

Il existe des abonnements à la semaine ou au mois à des services météo qui peuvent se révéler très utiles, un petit investissement négligeable par rapport à une baisse de la qualité du foin à cause d'un aléa climatique. Cela évite de prendre trop de risques sachant qu'une fenaison peut conditionner six mois d'alimentation. Les Hautes-Alpes ont la chance d'avoir une station météo à Briançon dans l'ensemble assez fiable.

Une grande vigilance

Chaque étape de la récolte est importante. Au moment du fauchage il faut être vigilant quant à la hauteur de coupe, ne pas descendre en dessous de 6 à 8 cm soit la hauteur d'une main pour ne pas incorporer de terre ou des pierres dans le fourrage.

De plus, si la hauteur est bien maîtrisée cela permettra à la récolte de ne pas reposer directement sur le sol et donc de mieux sécher.

Pour les graminées il faut faire attention à bien respecter le plateau de tallage. Le tallage est une propriété de nombreuses espèces de graminées qui leur permet de produire de multiples tiges à partir de la plantule initiale assurant ainsi la formation de touffes denses. Le plateau de tallage résulte de la condensation d'une série d'entre-nœuds très courts, qui émettent chacun une tige secondaire et des racines adventives. Donc, si la coupe est trop rase, la plante va mettre plus de temps à repartir.

« *Pour respecter un bon rapport entre la valeur alimentaire et le rendement le meilleur compromis est de faucher au stade de l'épiaison pour les graminées et au début de la floraison pour les légumineuses* », explique Sébastien Guion technicien à la chambre d'agriculture des Hautes-Alpes.

Il faudra aussi tenir compte de l'heure car il ne faut pas que ce soit ni trop tôt ni trop tard sous peine d'altérer la récolte. C'est pourquoi le pressage des luzernes pures se fait souvent en début ou en fin de nuit car les feuilles de luzerne peuvent se briser si le fourrage est trop sec.

« *Une légère humidité du fourrage va engendrer moins de pertes lors de la récolte, en sachant que les feuilles sont les organes des plantes qui concentrent la meilleure valeur alimentaire* », poursuit Sébastien Guion.

Généralement la fenaison s'effectue en quatre étapes : la fauche, ■■■

Dossier réalisé par Alexandra Gelber

DR

Le lancement de la campagne de fenaison est très dépendant de la météo. Celle-ci conditionne le bon séchage et donc la qualité du fourrage.

le fanage, l'andainage et le pressage. Celles-ci s'étalent sur 3 ou 4 jours selon le temps de séchage.
Concernant le nombre de coupes il varie selon les pratiques et les objectifs de l'exploitant. En haute-montagne il est fréquent de voir une seule coupe avec une pâture de la repousse et plus bas deux coupes et une pâture voire plus. Certains arrivent même à faire quatre coupes dans l'année, notamment grâce au recours à l'irrigation.
La méthode de conservation du fourrage conditionne généralement le stade de récolte qui est mesuré en degré jours, mesure utilisée pour calculer l'accumulation de chaleur qui sert à estimer la croissance d'une plante. Ainsi, pour l'ensilage il suffira d'environs 600°/jours, pour l'enrubanné 700 à 800°/j et 900 à 1 000°/j pour le foin, voire plus pour les fourrages tardifs.
C'est souvent la première coupe qui conditionne l'autonomie alimentaire et l'alimentation des bêtes pendant six mois. La 2e coupe, moins productive sera plus riche et plus azotée.
Les éleveurs pourront ensuite mélanger les stades de récoltes pour varier l'apport énergétique qu'ils souhaitent donner à leurs bêtes.

Une amélioration permanente

Dans les départements alpins la majorité des exploitants pressent leur foin en balles rondes ou en grosses balles carrées. Ces dernières sont plus faciles à ranger cependant elles sont aussi plus sensibles à la pluie et ont du mal à sécher en cas de pluie contrairement aux balles rondes qui peuvent supporter une averse et écrasent moins le foin. Ces dernières sont également plus pratiques pour les agriculteurs qui utilisent une dérouleuse.
Aujourd'hui une autre technique de séchage et de conservation se développe de plus en plus dans les deux départements : le séchage en grange. La récolte s'effectue avec une autochargeuse qui passe après l'andainage. Le foin peut être récolté au même stade que pour l'enrubannage avec 60 à 70 % d'humidité.
Cette méthode permet de gagner du temps au champ et permet d'obtenir un foin plus « vert » et moins abimé affichant régulièrement de fortes valeurs alimentaires, ce qui en fait son principal avantage. Elle permet également une récolte plus précoce dans la saison et rend les exploitants moins dépendants de la météo.
Dans les deux départements alpins, les prairies multi-espèces, qui comprennent au moins deux espèces de graminées et deux de légumineuses, sont de plus en plus plébiscitées auprès des exploitants qui y voient un intérêt pour faire face à la recrudescence des aléas climatiques.
Déjà utilisées depuis longtemps en région Paca à l'instar de la luzerne pure ou en association ou le sainfoin très appétant et mellifère qui de plus ne demande pas de fertilisation azotée. Ces prairies multi-espèces semblent être une réponse possible aux aléas climatiques d'autant plus prégnants dans les Hautes-Alpes. C'est pourquoi un programme régional a été lancé par les chambres d'agriculture pour obtenir des résultats sur le long terme (voir ci-dessous).
Réussir sa fenaison, c'est assurer la prospérité de ses animaux et de sa production mais aussi limiter ses achats extérieurs à l'heure où les conversions en bio sont de plus en plus nombreuses et faire un pas de plus vers l'autonomie alimentaire. ■

Situation des prairies le 6 mai selon l'Institut de l'élevage

Le service pâturage et pastoralisme de l'Institut de l'élevage (Idele) a publié début mai une note agro climatique à laquelle les chambres d'agriculture des Alpes-de-Haute-Provence et des Hautes-Alpes ont contribué. Dans celle-ci, ils font un point sur la pousse de l'herbe en région Paca le 6 mai. Ils ont constaté dans les secteurs de basse altitude : *« un printemps froid et sec jusqu'au 20 avril, avec d'importantes gelées début avril et des gelées occasionnelles jusqu'à début mai. La pousse de l'herbe a été retardée d'environs 15 jours. Les pluies sont arrivées à partir du 20 avril améliorant la situation hydrique des sols et accélérant la pousse de l'herbe »*. Malgré tout le froid restait limitant.
Dans les secteurs d'altitude : *« les animaux ne sont pas encore sortis. Le début du printemps a été sec et froid, la neige est encore bien présente. Les pluies sont arrivées fin avril-début mai mais le froid reste toujours un facteur limitant le démarrage de la pousse d'herbe. Dans l'ensemble, les prairies sont jolies (épaisses et denses) mais manquent de volume.*
Concernant les fauches et semis de printemps, ils observent sur les zones basses : *« les premières coupes commencent à peine avec 15 jours de retard. Dans les secteurs de basse altitude, il est possible qu'il y ait une coupe de moins du fait du retard dans la première coupe. Dans les secteurs d'altitude, la qualité de la récolte se jouera au retour de la chaleur. »*
Ils poursuivent : *« les semis réalisés fin mars n'ont pas beaucoup bougé jusqu'au 20 avril du fait de la sécheresse et du froid. À partir du 20 avril, les semis de fin mars sont bien sortis. Les semis faits fin avril ont bénéficié de conditions plutôt favorables et sortent bien »*.

Jean-Michel Eyraud cultive une soixantaine d'hectares de fourrage dans le Buëch. Une production entièrement destinée à la vente.

Toujours **s'adapter à la demande**

Chaque année Jean-Michel Eyraud consacre entre 55 et 60 ha à la production fourragère. Il cultive essentiellement de la luzerne type méditerranéenne et des semences fermières pour ressemer les graines. Depuis six ans, il ne possède plus d'ovins donc il revend l'intégralité de sa production à trois négociants en foin.
Depuis quelques années il a un souci de chenilles au printemps qui l'oblige à traiter ses parcelles. « *J'ai une partie acide qui n'est pas très favorable aux luzernes, les chenilles n'aiment pas l'acidité donc elles sont moins attaquées surtout si la sécheresse n'arrive pas trop tôt je ne suis pas obligé de traiter mais je dois corriger en utilisant du Calci Tonic,* explique-t-il. *Par contre j'ai un secteur calcaire qui est souvent attaqué par les chenilles.* »
En 2020, il a vécu une année difficile avec la crise sanitaire qui a affecté notamment le monde équin l'un de ses principaux clients.
« *Cette année j'ai moins de demande en luzerne pure donc j'ai un peu ressemé du dactyle avec une proportion de 20 kg de luzerne pour 5 kg de dactyle pour ne pas qu'il prenne le dessus,* détaille-t-il. *Cette année a été assez humide donc c'est bien monté. J'ai tout de même la moitié de ma luzerne qui a subi le gel sans compter que nous sommes envahis de campagnols. C'est vraiment un phénomène extraordinaire.* »
Jean-Michel Eyraud fait des rotations longues parfois jusqu'à six ans ce qui lui permet d'économiser sur les labours. En principe, il fait trois coupes. La vingtaine d'hectares irrigués produit 10 à 12 tonnes, celles au sec 6 à 8 tonnes.

Une première coupe pour les chevaux

Il réserve sa 1ère coupe aux chevaux, la 2e coupe repoussant souvent pure part souvent pour les vaches laitières de Savoie et pour les caprins laitiers comme la 3e.
Il débute généralement la fauche assez tôt mi-mai ou fin mai et consacre 4-5 jours au séchage. Il travaille avec une faucheuse conditionneuse en rouleau pour conserver les feuilles. Sa 1ère coupe est fanée une fois et l'été il ne la touche pas plus. Il andaine le matin de bonne heure et emballe le soir voire la nuit l'été. Il fait des andains assez épais pour garder l'humidité avec un peu de graminées pour assouplir et limiter la compression.
Sur une vingtaine d'hectares il cultive aussi du blé panifiable qu'il gère en rotation de 6 à 9 ans en alternance avec de l'orge et de la luzerne. Il fait également pâturer une partie de ses parcelles. ■

DR

Depuis six ans Jean-Michel Eyraud revend l'intégralité de sa récolte à des négociants en foin pour l'alimentation animale.

Fabien Boudouard est producteur de fourrage bio à Digne-les-Bains. Sa production est issue de prairies permanentes multi-espèces.

Un attachement fort au local

Fabien Boudouard produit du foin bio depuis 2017 sur ses 25 hectares de terres irriguées à Digne-les-Bains. Il exploite des prairies permanentes, donc multi-espèces, qu'il se contente de regarnir en cas de besoin à l'aide d'un semoir à semi-direct. « *Avec cette technique je sème ma prairie existante sans la détruire. Je peux rajouter ce qui manque pour avoir un foin de bonne qualité. Je rajoute notamment du sainfoin pour répondre à la demande des clients* », précise-t-il.
Ses terres à l'arrosage profondes et noires ne demandent aucun apport en engrais. Il fait généralement deux coupes et il broie ou fait pâturer la dernière repousse afin de ne pas épuiser ses terres.

Jongler avec la météo

« *Je n'ai qu'un tracteur donc je fais tout d'un coup. Je coupe en une seule fois, je fane deux ou trois fois, une fois par jour et je consacre deux ou trois jours au séchage. J'andaine et si je peux je presse tout d 'un coup sinon je tourne mes andains pour resécher*, explique-t-il. *Je regarde deux ou trois météos différentes, je fais des moyennes un mois avant mais à un moment il faut se lancer. Sachant que je coupe tout en une seule fois si je mouille, je mouille tout. J'aime couper tôt pour bénéficier des pluies de début juin qui prépare bien la deuxième coupe.* »

Une exploitation plus facile

Il vend l'intégralité de sa production en direct et il favorise la vente locale même s'il lui est arrivé de vendre son fourrage pour des chevaux « *sur la côte* » mais cela ne le satisfait pas car il est persuadé de l'intérêt de la vente de proximité et aime savoir que son foin sera consommé localement. Il destine sa première coupe avant tout aux élevages bovins et la seconde pour les élevages ovins ou caprins.
Il s'avoue convaincu par les prairies multi-espèces car leur exploitation est plus facile selon lui et sur ses terres au sec il pratique la rotation ce qui lui permet de ne plus labourer. ■

Fabien Boudouard fauche ses parcelles en une seule fois il est donc très attentif à la météo pour ne pas mettre en péril toute sa récolte.

DR

Au Gaec Le Ga à Saint-Bonnet-en-Champsaur le séchage en grange s'est imposé dès la création de l'exploitation. Depuis, ils affinent leurs pratiques.

À la recherche de la meilleure technique

Depuis qu'ils se sont installés Bastien et Johan Allosia ont toujours eu pour objectif d'utiliser le séchage en grange comme le faisaient leur père et leurs oncles dans leur élevage ovin.
Au début, beaucoup ont essayé de les décourager compte tenu du fait qu'ils étaient installés en bovins-lait conventionnels et que cela ne serait pas suffisamment rémunérateur. « *C'était un peu le projet de phare de notre installation*, révèle Johan Allosia. *Nous trouvions cela hyper intéressant et parfaitement adapté à notre territoire. C'est la meilleure alternative à l'ensilage. Nous en avions tout de même fait l'un de nos piliers.* »
Des certitudes renforcées quand en janvier 2020 ils fusionnent leur exploitation avec celle de Jean-Luc et Marion Ranguis (voir *L'Espace Alpin* n°385) qui faisaient de la transformation et n'employaient pas du tout les mêmes méthodes d'élevage. Une fusion qui s'est accompagnée dans une conversion bio.

Un parcellaire dispersé

« *Quand on a fusionné ça a vraiment pris tout son sens en plus maintenant on a suffisamment de terres pour produire pour toute la saison hivernale même si nos parcelles sont très dispersées* », poursuit le jeune homme.
Ils disposent de 60 ha de prairies dont 14 ha de prairies multi-espèces autour de leurs bâtiments où ils font pâturer leur troupeau d'abondances et de prim'holsteins, un pâturage tournant dynamique. Les 46 ha restants, ils les cultivent en rotation prairies-céréales.
« *Nous avions lu que pour les rotations il fallait au moins six ans pour revenir à de la luzerne-dactyle donc comme on veut faire les choses bien, on cherche une alternative,* explique Johan Allosia. *On travaille actuellement avec du trèfle violet et du sainfoin pour les légumineuses même si on sait que le trèfle violet est difficile à sécher en grange. On aimerait mettre des rotations sur le modèle : 4 ans de luzerne-dactyle, 1 an de céréales, 1 an de céréales additionnées de prairies multi-espèces. On fait des essais pour trouver ce qui convient le mieux à notre élevage. On est très humbles, on fait nos tests de notre côté sans penser qu'on détient la bonne solution.* »
Sur leurs prairies, ils font trois à quatre coupes par an. « *Il faut franchir un cap psychologique car on est en quelque sorte conditionnés à faire du foin à telle ou telle période mais avec le séchage en grange il faut attaquer plus tôt pour finir plus tôt. Nous devons prendre le parti de rentrer au début une herbé jeune pour finir avec celle à parfaite maturité*, ajoute Johan. *On fauche l'après-midi car c'est là que les sucres remontent dans la plante. Au printemps, on fane deux fois le lendemain et on recommence le lendemain matin, l'après-midi on le met en andains et on passe l'autocharge. En été, on fauche à plat, le lendemain on andaine et on ramasse le soir.* »

Après la récolte, le foin est rentré en vrac dans la grange où il est entreposé sur des caillebotis et ventilé grâce à un système ingénieux qui utilise de la chaleur solaire.

DR

Un apprentissage constant

Le foin est ensuite entreposé et séché dans une grange dans laquelle le fourrage est déposé sur des caillebotis répartis dans trois loges qui permettent de stocker les différentes coupes. Ces cellules de 120 m² et de 6 m de haut sont ventilées. L'air chauffé entre une couche d'isolant et la toiture du bâtiment est dirigé vers un ventilateur qui le pulse sous les caillebotis. Le foin est ensuite remué si nécessaire et les frères Allosia se sont bricolés une machine distributrice qui leur permet de faire un mélange adéquate et uniforme.
« *On nous a dit qu'il fallait cinq ans pour bien connaître son système de séchage donc on apprend tous les jours et on affine au fur et à mesure* », conclut Johan Allosia. ■

Les prairies multi-espèces, une réponse au changement climatique ?

L'autosuffisance en fourrage est un enjeu majeur pour les éleveurs afin de les rendre moins dépendants des achats extérieurs, sécuriser leurs approvisionnements en fourrage de meilleure qualité mais aussi assurer une cohérence agronomique et écologique dans la rotation des cultures. Afin de répondre aux questions qui pourraient se poser et de disposer de données concrètes sur plusieurs années plusieurs partenaires du développement et de l'enseignement agricoles dont les chambres d'agriculture, l'Idele, la Maison régionale de l'élevage et les lycées agricoles se sont fédérés pour mettre en place un programme d'expérimentation et d'observations des prairies multi-espèces.
D'une durée de 5 ans il a été lancé en 2019 grâce à des financements régionaux et européens.

DR

Les prairies multi-espèces sont particulièrement bien adaptées au changement climatique car les espèces s'adaptent en fonction des conditions météorologiques et prennent le relais les unes des autres.

Des retours positifs

Dans un premier temps ils ont recueilli les avis et les expériences des éleveurs. Quatre groupes ont ensuite été constitués : Champsaur, Seyne-Ubaye, Sisteron-Buëch, Luberon en fonction de leur climat et de ses variétés.
Les exploitations observées sont majoritairement des élevages allaitants et se trouvent à des altitudes variées (entre 350 et 1 500 m d'altitude). Cependant des éleveurs caprins, bovins, équins et porcins sont aussi intégrés à l'étude.
Elles ont été également choisies pour leur parcellaire varié. Toutes n'ont pas un parcellaire regroupé et seulement une partie a recours à l'irrigation. Toutes ne sont pas non plus en agriculture biologique. Cela concerne entre 20 et 30 parcelles dispersées dans toute la région.
Globalement les éleveurs font des retours positifs et s'accordent sur le bénéfice de tester de nouvelles associations fourragères (voir ci-contre).
Fin 2020, soit la première année de récolte les prairies multi-espèces ont tenu leur promesse en ce qui concerne la production, idem pour la pérennité avec une bonne repousse même si certains ont eu des dégâts avec les phytonomes mais moindre que sur des monocultures.
Chez certains le mélange est appétant pour les animaux et a une bonne réactivité climatique tandis que d'autres déplorent une mauvaise résistance à la sécheresse. Cela souligne l'importance selon les techniciens de faire les bons choix d'implantation et de bien mener son itinéraire technique. ■

Qu'est-ce qu'une prairie multi-espèces ?

Il s'agit de prairies temporaires composées d'au moins trois espèces végétales de deux familles différentes (le plus souvent graminées et légumineuses). Les prairies multi-espèces sont généralement robustes ce qui atténue la variabilité de production interannuelle, sa pousse s'adapte bien à l'hétérogénéité des parcelles, la valeur alimentaire du fourrage est plus stable et présente un meilleur étalement de la production tout au long de l'année ce qui est bénéfique à l'autonomie fourragère. Ces prairies résistent mieux aux aléas climatiques, elles permettent également de fixer l'azote et donc de réduire l'utilisation d'intrants azotés ce qui revêt une grande utilité dans la rotation des cultures.

Jérôme Denier élève des brebis allaitantes et laitières à Selonnet. Il participe au programme sur les prairies multi-espèces.

« S'appuyer sur l'expérience des autres et l'expertise des techniciens »

Jérôme Denier exploite ses prairies depuis une douzaine d'années et est autosuffisant en fourrage. Auparavant il cultivait majoritairement du dactyle et de la luzerne jusqu'au jour où un commercial lui a proposé de tester un mélange. « *On a très vite vu un bénéfice avec une meilleure régularité de la production compte tenu du fait que les espèces prennent le relais selon la météo*, explique-t-il. *Dans la première coupe il y avait plus de trèfle, de dactyle ou de brome, à la deuxième coupe c'est plutôt la luzerne qui prend le dessus car elle se défend mieux quand il faut sec. S'il fait plus humide il y a aura plus de trèfle, de brome ou de ray-grass.* »
L'agriculteur avoue qu'il a un peu tâtonné pour choisir le bon équilibre entre la pâture et la fauche. Il a fallu trouver le mélange qui ne fasse pas trop météoriser et ne nécessite pas d'arrosage. « *Le rendement est un peu inférieur mais on s'y retrouve sur la qualité et puis ça s'étale au niveau de la production et on se rattrape sur plusieurs années* », ajoute-t-il.

DR

Sur son exploitation de Selonnet, Jérôme Denier cultive des prairies multi-espèces et a accepté de faire partie de l'étude régionale menée par les chambres d'agriculture.

Une bonne appétence pour les brebis

Jérôme Denier n'a pas hésité à intégrer la programme menée par les chambres d'agriculture et souligne l'importance des échanges et du retour d'expérience qui en découlent. « *Faire des essais seul dans son coin ça a ses limites. Là on s'appuie sur ce que font les autres et l'expertise techniques des chambres. Ils font des relevés au moins une fois par an et on voit vraiment ce qui est bien implanté et ils ont un œil juste. On a déjà fait trois mélanges différents : le mien et deux des leurs*, raconte-t-il. *Pour le moment il n'y a pas trop d'écart mais il faut voir sur le long terme. Avec ces mélanges les prairies peuvent tenir cinq voire six ans contre trois-quatre ans auparavant. Il y a trois ans j'avais fait un essai avec la luzerne méditerranéenne mais elle était trop grossière pour les brebis.* »
Au niveau de l'appétence du fourrage Jérôme Denier concède que ses brebis le mangent mieux et qu'il donne de moins grosse quantité. Au niveau du pâturage l'abondance de trèfle par rapport à la luzerne fait que la couverture est meilleure et la pâture se salit moins car le sol est plus couvert. « *Je pense qu'elle le valorise mieux car il y a moins de végétation couchée* », dit-il.
Concernant la fenaison il explique qu'il faut faire plus attention au moment du séchage compte tenu de la part plus importante de trèfle qui sèche plus vite. « *Comme la parcelle est plus dense on a tendance à moins perdre de feuilles sur la luzerne grâce au mélange. Quand on le tourne ça tient plus en l'air et ça sèche mieux. Je suis convaincue par ces prairies multi-espèces surtout en temps de sécheresse car il y a une bonne complémentarité* », conclut-il. ■